

Claudia Pignatelli (Université de Rome Tor Vergata),

« Là où mon cœur s'apaise »

Mon bras est levé au-dessus de ma tête, ma jambe pliée en l'air.

Je n'étais jamais en équilibre depuis que mon mari m'avait quitté pour une femme plus jeune, plus charmante. Ma douleur me déchirait le cœur. Afin de supprimer ce sentiment d'inaptitude, de faiblesse, de ne pas être à la hauteur, j'ai décidé de me consacrer seulement à mes enfants qu'il a abandonnés avec moi. Le feu, qui brûlait dans mon âme, semblait tellement éteint que je rencontrais des difficultés à me rappeler la dernière fois où j'avais ressenti de la joie. Mes enfants étaient devenus ma seule raison de vivre ; pour les rendre heureux, j'étais en train de renoncer à moi-même. Je croyais fermement que s'ils m'avaient aimée, ma vie aurait acquis un sens, une valeur peut-être. Après tout, j'avais déjà été une mauvaise femme, je ne voulais pas être en plus une mauvaise mère.

Une, deux, trois pirouettes. Genoux au sol.

Ce n'était pas facile du tout. J'étais seule, exception faite du sentiment de culpabilité toujours à mes côtés. Chaque jour était identique aux autres ; j'étais un automate qui répétait mécaniquement mes actions quotidiennes, comme des rituels.

« Chérie, on va faire une promenade au centre-ville ce week-end ? » J'enviais mes amies qui tenaient les rênes de leur vie. Je n'avais pas le temps pour jouer à faire semblant d'être une adolescente. Une mère raisonnable n'a aucune envie de s'amuser, en revanche son unique désir est prendre soin de ses gamins. Gamins exigeants que je ne réussissais pas à comprendre toujours. Ils criaient très fort chaque fois je n'arrivais pas à satisfaire leurs besoins. J'échouais plus que je ne veux l'admettre.

Maintenant il n'y a plus de place pour le son des cris de mes enfants. Une douce mélodie retentit dans ma tête et accompagne mes mouvements délicats, légers. Ma main étend, l'autre caresse d'abord mes cheveux, mon visage et enfin mon cou. Le rythme de la chanson s'accélère, le dos est au sol, mais les jambes sont levées. Mon cœur finalement s'apaise, mon anxiété disparaît. Je respire. Moi, je suis vivante. Quand je danse, je ne suis plus seulement mère ; je suis une femme, je suis moi-même. La danse est ma dimension de libération, puisque c'est moi qui l'ai choisie. Danser soigne mon âme, comme une séance de psychanalyse.

Je crois que j'encouragerai mes enfants à suivre leurs passions, afin qu'ils puissent créer un espace pour recharger leur énergie quand la vie semble insoutenable, compliquée. Cela pourrait arriver si un jour ils pensent de ne pas avoir une porte de sortie, abandonnés à leurs fragilités.

Les dernières notes du piano me permettent de terminer la chorégraphie. Il vaudrait mieux que je me dépêche, mes enfants attendent le diner. Je suis encore maman à plein temps, la seule différence ? L'indépendance.